

Note pour la lecture

Strates est une œuvre fictionnelle qui comprend quatre livres. Il s'agit d'une tentative d'écriture romanesque de la réalité au XXI^e siècle : une réalité de l'hybridation générale où le réel se ramifie en une série d'états intermédiaires : fictions-vraies, *real-fictions*, fictions-documentaires, réalités altérées, virtuelles, dégradées, fabriquées : une réalité de la reproduction, de l'ersatz, de la copie, où les êtres humains entrent à leur tour dans un âge de la fabrique, où l'industriel & le naturel se confondent. L'unité des *Strates* tient de l'archéologie : une excavation romanesque où chaque livre creuse dans la fiction précédente, pour y trouver non pas l'image première, originelle, mais le vertige d'une histoire cachant une autre histoire comme des poupées russes. Une déconstruction produisant une fiction et appelant à son tour une destruction. Ce livre est la première couche d'une sédimentation romanesque : un *péplum* ou un *blockbuster*, qu'il conviendra d'entailler, au fil des livres. Et même, il faudrait dire, de saccager.

*Aux exilés, aux déplacés,
aux filles et fils de l'hybridation, de l'artifice,
aux habitants de ce monde sans ailleurs, parodique et cruel,
à mes enfants, pour qu'ils sachent y trouver des trappes,
des trous, des brèches d'espoir et d'inventions.*

Mais avant, lecteurs !

Imaginez le décor d'un monde à quelques kilomètres de Dallas, dans le désert de Gobi, au Nouveau-Mexique, dans les grandes steppes chinoises, en Sibérie, au lieu des anciens goulags. Et dans ce monde, vous ignorez si vous êtes spectateurs, figurants ou auteurs, spect-acteurs ou au-c-teurs, bourreaux ou victimes, consentants ou consentis, mais quoi qu'il en soit, vous êtes émus, très émus. Et vous avez peur, car vous craignez que cette reproduction comme l'Histoire entière vous absorbe et vous surprenne, comme ça, un beau matin.

Tourfff !

L'Histoire !

Dans cette reproduction des *Strates*, qui est là ? Des comédiens, peut-être. Des gens comme vous et moi ? Des marionnettes qui croient être libres parce qu'elles tirent les fils de leurs propres jambes. Mais encore ? Des machines, des engrenages, bourrés d'huile de langues et programmés pour des fictions qui furent conçues, élaborées ailleurs, autour d'une table, entre deux machines à café, un couloir, une fontaine à eau et une salle de réunion standard. Et par qui encore ? Par la chaîne ininterrompue de la dramaturgie, les ouvriers spécialisés du Script, *the story-tailors* : tailleurs d'histoires payés à l'heure, à la minute, au lance-pierre, pour faire entrer le livre dans l'âge machinal – Ô, *modern times* ! - Rationalisations du suspens, de l'intrigue, de toutes nos sensations. La *story-taylorisation*, il faut écrire, en souvenir de Taylor, le bon Monsieur Taylor des usines Ford, vous vous

souvenez ? *Choisissez la couleur de votre voiture pourvu qu'elle soit noire ! Allez ! Choisissez ! Et écrivez aussi ! Ecrivez ! Plus vite !*

Dans *Strates*, que font-elles, ces machines-personnages ? Sont-elles en répétition, en rodage ? Là, regardez-les, maintenant, elles saluent et l'on peine à connaître leur nom. Depuis que nous avons été expulsés, nous : déchets et espérance, fœtus et avenir, geignards et seigneurs, expulsés au commencement du col de l'utérus de nos mères naturelles - encore naturelles, mais pour combien de temps encore ? -, ces machines, nous ne les connaissons que transformées. Les personnages ont désormais changé de peau. Et cette deuxième peau, à notre grande surprise, s'est mise à saigner au point que nous oublions la première. Mais, voyons, à quoi ressemblent-elles, ces machines des *Strates* ?

Machines-personnages ! Qui êtes vous ?

Je réponds pour elles, pour l'instant, parce qu'elles ne parlent pas. Pas encore. Parce que les scénaristes n'ont pas encore prévu, pour elles, des lignes hilarantes, des répliques meurtrières. Il y a donc LWK : *Leopold William Kacem*, le silencieux – vous le rencontrerez bientôt. Et sa sœur Adia, la mystérieuse : elle, vous la découvrirez plus tard. « Dino », comme on l'appelle aussi, ou LWK, et sa sœur Adia. Les exilés, les migrants du *péplum*. Ils forment la fraternité des *Strates*, le mensonge-vrai des origines : deux faces d'une pièce, figure mythique des jumeaux, monstre et ange. Mais ce standard de *péplum* est-il vraiment tout ? Le frère, aujourd'hui, est-il encore le frère et la sœur, sa sœur ? D'où viennent-ils, de quel pays ? La terre qui les a vu naître était-elle un mirage, une reconstitution ? Vous l'apprendrez bientôt.

Cependant, comme on vendait la mèche – *trabir ! trabir !* - des complots nihilistes dans l'Europe disparue, le réveil sera dur. Lorsque

vous comprendrez enfin, lecteurs ! il sera trop tard : le faux sera pris pour vrai.

Sauf qu'avant, *prima! prima!* comme des archéologues, nous devons creuser. Nous, c'est à dire mes mains, l'industrie de mes doigts. *Fingers & sons...* Et tandis que d'autres continueront d'arpenter la Terre, en surface, nous traverserons les croutes sédimentées de l'artifice : profondeurs des images, sons, gestes et paroles qui, d'archivages en reprogrammations, ont remplacés nos sensations premières. Et tandis que nous avancerons, une lampe accrochée au front, toussant, toussant, et pestant comme des spéléologues dans cette galerie médiévale d'écrans qui donnent sur d'autres écrans, nous croiserons une jeune femme : *Boudoir*. Elle sera pour nous, ulysses immobiles, la pelotte de Pénélope : une sottise, une amoureuse. *Boudoir* apparaîtra, disparaîtra, dans *Strate I, Strate II, Strate III, Strate IV* : ma *Guerre des étoiles*. Quatre livres ! Comprenez ! C'est plus que trois, le chiffre saint de la fiction américaine à laquelle, en vérité, j'ai voulu répliquer, frappe contre frappe, en européen. Comprenez : en *perdant*. Afin de dire à quoi ressemble *le monde* de notre point de vue incertain et hanté. Et donc *Boudoir* sera la muse, puis la tragédienne. Plus nous creuserons pour connaître son histoire, plus nous serons comme des cafards au temps du Déluge.

Autant dire : peu de chose.

Mais croyez moi, lecteurs, à l'issue de ces fouilles, vous serez plus voyants ! Dans ces *Strates*, vous serez la buse qui, par la lucarne de l'Arche, s'envole, et comme elle, vous sifflerez : « Je ne vois rien. Plus de Terre, il n'y a plus de Terre ! » Ce que vous découvrirez ne sera ni différent, ni éloigné de vos vies, de vos villes. Non, vous n'aurez pas voyagé. Vous serez demeurés parfaitement fixes, assis dans l'intérieur douillet de votre salon, c'est-à-dire adossés aux ponts qui enjambent tous les fleuves de vos pleurs. Vous serez devant le grand saule qui domine les collines des campagnes alentours. Et pourtant, *vous n'aurez*

pas voyagé. Seulement ça : les choses, les êtres, le décor de vos vies auront tant changés que vous serez devenus des étrangers.

Nous tous : étrangers ! Eimmigrés inertes, obèses, anémiques.

Et ce que vous verrez alors, lecteurs, ce seront ces pays qui passent à la vitesse des clips. *Boum ! Boum !* Le long défilement où vous serez parfois l'étranger, parfois l'indigène, parfois le clandestin, et parfois le meuble de grand-mère.

Connaissez-vous Dubaï ? Et Parisse ? Parisse ?

Il faut maintenant plonger dans le décor des villes. Connaissez-vous Dubaï ? Et la nouvelle Vegas ? Connaissez-vous les parcs naturels de l'Inde où les tigres se demandent, avant de disparaître, si leur agonie ne sert pas à créer un climax, un dénouement ? Avez-vous vu Shangai et ces rues *à l'identique* de Londres où les bus sont rouges, à deux étages ? Pour accueillir ce psychédélisme du réel où les villes entières s'importent, s'exportent, où la terre elle-même vole pour se dépayser, nous devrions écrire une invocation à Walter Benjamin. Qu'il revienne ! Qu'il surgisse en magicien d'un halot de fumées et qu'il nous dise, le sorcier, comment ne pas sombrer dans la nostalgie ? *Soft-feelings mondialisés, Pouabh !* Comment ne pas déplorer les temps de l'authentique ? Et lui, Benjamin, seul à avoir espéré qu'une libération naitrait du dédoublement de nos vies, nous lui adressons cette prière :

Notre Copiste, qui êtes aux cieux,

Que ton règne vienne,

Que ta reproductibilité soit faite sur la Terre comme au Ciel.

Donne-nous aujourd'hui le dessein quotidien

Et pardonne-nous notre nostalgie comme nous pardonnons aussi...

Car, en vérité, nous plongeons. Nous nous enfouissons. Le faux n'est plus un instant du vrai, il en est la conquête. Et où sommes-nous désormais ? *Where are we ? Donde ? Wo sind wir ? In welche lingua ?* Lecteurs, auteurs, exilés, déportés, apatrides et brassés, entre des strates, précisément, des strates d'histoires, de vies, de gestes, d'émotions que nous croyons incarner : des strates de fictions, finalement, ouvrant sur le vide.

Voyez les villes psychédéliqués ! J'ai dit ça, mais j'aurais du dire : *Voyez ces jeunes gens et nos vieux, leurs métamorphoses.* Ils ont les visages de l'avenir. Et dans le miroir, ce n'est pas leur grimace d'enfant, mais quelque chose d'autre, de plus monstrueux, qui ne leur appartient plus. Quelque chose qui s'est insinuée dans les plis du corps, pour les façonner : peut-être des séries télévisées, des clips, des images si intériorisées qu'ils ne font plus qu'un avec l'existence qu'ils singent. Et quand ils se regardent, que voient-ils ?

Une dernière chose encore...

Maintenant, le livre va se fendre. Vous allez lire – ou plutôt – entrer *En el tiempo de monstros y catastrofés*, premier volet du livre des *Strates*. Entrez-y, je vous en prie, comme dans un monde augmenté. Regardez les mots et les choses qui le peuplent comme un ersatz de l'état où nous sommes, de l'avenir que nous habitons. Et ces petites marionnettes, machines-personnages des *Strates*, observez-les avec compassion : elles sont comme vous, comme moi, elles cherchent à tout prix à trouver une seconde peau. Des yeux, une bouche, un visage.

Alors, une dernière fois, allez ! Permettez, lecteurs, que je leur parle. Que je leur dise, oui, vous mes petites personnages : *Voyez ! Dans les journaux, à la télévision, avec quelle violence notre dramaturgie humaine est imposée. Guerre, terreur, peurs, calculs, et probabilités. Et puis, le rabachage,*

le bégaiement médiatique qui contaminent l'esprit et le corps. Regardez avec quel acharnement on cherche à vous convaincre que la réalité est ainsi faite. C'est une furie de paroles, d'images et de sons qui nous met à genoux. Nous sommes battus, quotidiennement battus, et chaque fois que nous tentons de relever la tête, le pilonnage reprend. Peut-être s'agit-il d'un bombardement où le cerveau humain ressemble à Dresde après guerre ou au ghetto de Varsovie. Nous sommes les Juifs, les Afghans d'un siècle mental, hyperbolique. Le 21^e ! Nous, visés du haut du ciel, sans discernement. Et il ne reste des villes dans nos têtes que des moignons de villes. Voilà pourquoi je vous ai créé mes miniatures ! Pour que le récit de l'Histoire en cours, sa Totalité, sa Démesure, sa Catastrophe nous appartiennent à nouveau. Pour que jamais plus sa Complexité nous dépasse au point de nous réduire à des bouts d'os et de chairs éparpillés. Grâce à vous, peut-être, des centaines, des milliers d'hommes et de femmes réussiront à comprendre cette farce macabre où nous sommes appelés à vivre. C'est pour cela que je vous ai conçus. J'aimerais simplement de ne pas avoir menti.

C'To.